

PAUL LEGRAND
DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS
(Un an)
LYON..... 8 fr.
Départements... 10 fr.

ÉVRARD, Dépositaire général
17, Rue des Archers, 17.
LYON

LA VIE LYONNAISE

HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SATIRIQUE ET MONDAINE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Place des Jacobins, 6.

Pour ce que rire est le propre de l'homme (RABELAIS)

HENRI BOLLÈNE
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

ANNONCES & RÉCLAMES
CHIEZ

PHILIPPE, place Bellecour, 10
(SEUL CONCESSIONNAIRE)

ÉVRARD, Dépositaire général
17, Rue des Archers, 17.
LYON

— L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de notre intéressant feuilleton **ADULTÈRE**, par notre collaborateur Jean Tribaldy.

SOMMAIRE :

Chronique fantaisiste..... JAMES GROFISH.
Premier automne (poésie)..... PAUL BRINGER.
Une rectification.....
Nouvelles et Échos..... JEAN DE PARTOUT.
Chronique Lyonnaise..... PANGLOSS.
Nos Informations..... LE PASSANT.
Coins de chez nous (Nos cimetières)..... JOANNY BONICHON.
Échos artistiques..... PAUL DARGENTIÈRE.
Contes à Mme Veronique..... H. DE THELÈME.
? !..... X Y Z.
A travers Lyon..... LÉON SOURIS.
Nouvelles à la main.....
Chronique musicale..... René TYRCL.
La Huitaine dramatique..... L. DE PRAZ.
Sonnet..... OSCAR HIXE.
Reste (nouvelle)..... CH. TRANCHIA.
Les Cafés-Concerts.....
La Vie Lyonnaise partout..... X.
Passe-temps hebdomadaire.....
Le Sacrifice d'une femme (suite). FERNAND HENRIOT

CHRONIQUE FANTAISISTE

Si vous n'avez pas lu le *Rêve*, ne cherchez pas à le lire, voilà un conseil. Ce pauvre Zola vient d'écrire le bouquin le plus lourd, le plus indigeste qui soit. Ce *Rêve* est un cauchemar, a-t-on dit. L'auteur de l'*Assommoir*, n'a pas la légèreté de touche qu'il faut pour ces livres fantaisistes. Déjà, il n'était pas très brillant dans les *Contes à Ninon*; on sentait un manque de grâce, de la contrainte dans ses récits. Il avait l'air d'un éléphant dansant sur un fil d'archal. Quand il parlait d'amour, quand il exprimait le regret des tendresses passées, les mœurs exquises d'autrefois, on le voyait toujours, lui, Zola, la barbe rude, la main puissante, et l'on ne pouvait pas s'empêcher de sourire un peu; un tout petit peu, car toutes les illusions sont respectables, et Zola a bien le droit d'être talon rouge, n'est-ce pas?

On a lu déjà un peu partout l'analyse du nouveau roman du maître de Médan. Je n'ai donc pas à m'étendre longuement : une petite fille est, un jour de neige, recueillie par des chasubliers de Beaumont. Angélique apprend à broder et à coudre, puis s'amourache du fils de l'évêque; mais le père est un homme inflexible; il refuse l'union des deux enfants. Angélique en meurt lentement, mais l'évêque faiblit enfin, et on marie les amoureux. Alors, Angélique rend le peu de souffle qu'elle avait. « La vision venue de l'invisible retourne à l'invisible. Tout n'est que rêve », conclut M. Zola.

Je ne veux pas m'attacher à discuter la valeur de cette œuvre. J'en veux parler en chroniqueur et non en critique.

M. Zola est l'homme de toutes les incongruences et de toutes les gageures. Que le gros Albert Wolf le défie d'écrire une pièce, il en fait une immédiatement; qu'on lui reproche les crudités et les horreurs de la *Terre*, il fait le *Rêve*. Personne ne peut défier M. Zola de faire des livres chastes; mais il devrait personnellement s'interdire d'en faire d'ennuyeux.

Tous les genres sont bons, hormis celui du *Rêve*.

Cette idylle, qui se déroule entre des chasubles et des ornements d'église, cache une petite capitulation. Coupeau veut entrer à l'Académie, le *Rêve* n'est qu'un placet aux quarante. C'est moins un bouquin à l'usage des jeunes filles qu'un essai pour les Immortels. Zola corrige Daudet. Le solitaire de Médan doit en avoir assez du silence de sa petite maison de campagne.

D'ailleurs, la tendance même est fâcheuse. Cette concession faite à une critique devant laquelle *Germinal* même, ce chef-d'œuvre, n'avait pas trouvé grâce, est regrettable à tous les points de vue. M. Zola, qui a rompu tant de lances avec Sarcey à propos du grand public auquel il déclarait ne pas croire, prend maintenant le goût public pour juge. Après la *Terre*, un échec; le *Rêve*, une défection. Holà, Zola!

Mes lecteurs me pardonneront de leur parler de littérature spécialement cette semaine. En dehors de l'éternelle revision, c'est la littérature qui a fait le plus de

tapage ces derniers jours. On s'est battu sur deux livres, le *Rêve* et la *Fin d'un Monde*.

M. Edouard Dumont, qui a fait la *France Juive*, continue la série de ses satires. Ce doit être un esprit chagrin, animé de sentiments trop nobles pour ne pas éprouver de continuels froissements au contact de la vie. Mais des esprits pareils voient généralement mal. Il y a des yeux faits pour exagérer.

Comme M. Zola qui voit tout en noir, M. Drumont voit tout exagéré. Pour lui, la France est en état de complète putréfaction. Un homme politique ne peut pas demander un emploi, après les luttes de toute une vie, sans qu'il le soupçonne immédiatement de vouloir se vendre. Les plus purs, ceux dont l'intégrité a résisté à toutes les tentations ne trouvent pas une excuse devant sa colère vengeresse. La *Fin d'un Monde* est une hécatombe véritable d'individus en vue. Clémenceau y est foudroyé avec Meyer, le duc d'Aumale avec Ferry. C'est une pâtée effroyable, indigeste aussi, il faut bien le dire.

Que diable! il y a bien longtemps que le monde est vicieux, hypocrite et laid, et la République n'a rien ajouté à ses défauts. Quand M. Drumont crie à la décadence, il enfonce un dada, pas autre chose. Les petites femmes d'il y a trois mille ans étaient aussi perverses que celles qui nous font l'honneur d'être nos contemporaines, et il y a aujourd'hui autant de vertus simples, de dévouements ignorés qu'autrefois.

On crie à la décadence; mais il n'y a que des décadences partielles, dont nous avons vu un reflet, ces dernières années, dans les lettres françaises. Tandis que certains individus s'avilissent, s'abâtissent et s'amollissent, les autres, le plus grand nombre, restent virils, accomplissent leur tâche vivent et meurent bons. Il y a des efféminés et des mâles, l'histoire des sociétés, si reculées qu'elles soient n'offre-t-elle pas le même éternel exemple?

M. Drumont qui est un chrétien fervent ne paraît partir de prémisses fausses: le monde aujourd'hui n'est meilleur ni pire. Il lutte comme il luttait hier, il luttera demain comme il lutte actuellement. C'est la poussée des intérêts contre les intérêts, avec la sanction plus ou moins affirmée de la conscience. Nous n'avons inventé Lesbos ni Babylone, et l'auteur de la *Fin d'un Monde* devine trop de choses là où il n'y a qu'un trait d'esprit, quand il cite — en la soulignant pour que nous y trouvions, nous, lecteurs, le signe de toute corruption, — la fable expresse qui suit :

L'une était brune et l'autre blonde,
Elles s'aimaient éperdument;
On ne leur connut pas d'amant.

MORALITÉ
La fin du monde.

La fin du monde?... Hélas! il a commencé comme ça!

JAMES GROFISH.



Nous publierons dans notre prochain numéro une chronique fantaisiste de notre collaborateur PHILAMINTE.

PREMIER AUTOMNE

Ce sera, si tu veux, aux premiers jours d'automne
Un dimanche très doux, quelque peu languissant,
Où dans l'air vaporeux de l'été finissant,
Tratnera, par lambeaux, un brouillard monotone.

Tous deux, nous partirons à pied, dès l'aube, ainsi
Que deux oiseaux perdus en quête d'un ombrage
Et nous irons parmi les sentiers que l'orage
Défeuille, chassant de nos cœurs tout noir souci.

Puis, si nous rencontrons une auberge déserte,
Triste et blanche parmi les arbres dépouillés,
Nous nous installerons, sur les bancs tout rouillés
D'une tonnelle, hier encore toute verte.

Et là, très calmement, tandis que tout autour
De nous, viendront neiger les feuilles, — neige jaune,
Nous fêterons la fin, en ce doux soir d'automne,
Des étés clairs et de notre très cher amour.

PAUL BRINGER.



UNE RECTIFICATION

C'est par erreur que nous avons annoncé qu'à la suite de son changement de politique les 37 Boulangistes de notre ville s'étaient abonnés au *Petit Lyonnais*, devenu désormais leur organe; c'est trente-huit que nous avions voulu dire.

De ce fait, le *Petit Lyonnais* compte 75 lecteurs au lieu de 74.
Dont acte.



La « Vie lyonnaise » est mise en vente partout le VENDREDI SOIR.

NOUVELLES ET ÉCHOS

Germine Lacerte ne sera probablement pas donné à l'Odéon, M^{lle} Réjane, qui devait en créer le rôle principal, ne pouvant le faire. M^{lle} Réjane en est engagée au Vaudeville pour jouer la nouvelle comédie de M. Victorien Sardou.

C'est aujourd'hui que le drame en cinq actes et six tableaux, le *Coucou*, par Léopold Stapleaux, sera représenté au théâtre Molière, à Bruxelles. L'auteur est parti, il y a trois jours, pour assister aux dernières répétitions.

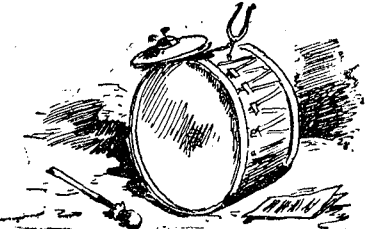
Contrairement à l'information d'un de nos confrères, il est inexact que M. Cambon, préfet du Rhône, soit hors d'état de faire son service. La cruelle maladie qui l'avait frappé est en voie de guérison. M. Cambon n'a d'ailleurs pas cessé d'un instant de recevoir et de s'occuper des affaires de notre département.

Voici le télégramme que vient de recevoir M. Gailhard, directeur de l'Opéra :
« Mon cher camarade, j'ai été on ne peut plus touchée de la démarche que vous avez faite auprès de moi à Craig y-nos Castle. Vous me conviez à l'exécution d'un chef-d'œuvre artistique conduite par le maître lui-même : créer Juliette à l'Opéra. Je vous réponds : oui. — PARTI ».

Donc, c'est la Pat'i qui va chanter le rôle de Juliette à la reprise de *Roméo*, à l'Opéra, rôle qu'elle a interprété plus de cent fois en italien. La première de cette reprise est fixée au 28 novembre.

M. Pierre Loti vient d'autoriser M. Louis Tiercelin à extraire un poème dramatique de *Pêcheur d'Islande*. La musique de cette œuvre destinée à la scène sera écrite par M. Guy Ropartz. Œuvre bretonne, auteurs bretons.

Le *Figaro* a eu l'idée de demander à différents écrivains célèbres leur avis sur la question de la censure toujours pendante. D'après les opinions émises, il serait curieux de rechercher le pourquoi de ces opinions et d'en faire la critique. Contentez-vous de les faire connaître. Se sont prononcés pour la censure : MM. Alex. Dumas, E. Renan, Alp. Daudet, Antoine (du Théâtre-Libre) et Jules Simon. Contre : Zola, Henri Becque, Edmond de Goncourt, Émile Bergerat. Quant à Émile Augier, depuis qu'il ne fait plus rien, il se prononce pour et contre indifféremment.



Chronique Lyonnaise

On prétend qu'il est difficile de faire chaque semaine une chronique lyonnaise intéressante. Qui dit cela? Mais tous. Vous, eux et moi, confrères qui nous battons, simultanément et en cadence, les flancs, vers les minuit, l'heure du crime et de la copie. Si au lieu d'attendre béatement chez soi l'inspiration, comme une benoîte nonne la visite du Seigneur, on furetait un peu dans les recoins de notre bon Lyon, à l'air si tranquille, presque somnolent, les sujets abonderaient, vous n'auriez que l'embarras du choix. On ne me dira pas qu'une ville comme la nôtre, qui cultive intérieurement des Choux pour les faire fleurir conseillers municipaux, se préparant ainsi à se gratifier, dans un avenir plus ou moins éloigné, d'une administration légumineuse, où l'on est certain que la carotte dominera; vous ne me ferez pas croire qu'une ville où l'on voit de ces cocasseries, à fleur de peau, ne puisse livrer, en grattant un peu, quelques-unes de ces bonnes histoires drôles faites pour égarer les fils enschopenhauerisés de Rabelais.

J'en ai appris une bien bonne cette semaine. Mais je vous prie de prêter toute votre attention, car elle est difficile à raconter.

A vrai dire je ne sais par quel bout la prendre; tel certain bâton mer...veilleux, tel aussi certain publiciste fameux. Le *Parfum*, que vient de jouer le Palais-Royal, s'exhale évidemment d'un flacon trouvé par le vieux savant de cette pièce, où cette histoire devait être enfermée, et que ce puits de science fait respirer comme une de ses découvertes chimiques.

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse.

Rose et Angélique sont deux personnes adorables et adorées, de celles qui vous aident à traverser le vaste désert de la vie avec agrément, mais sans sobriété. Parisiennes d'adoption, mais lyonnaises de naissances elles étaient ici il y a quelques jours pour surveiller certains intérêts; — les intérêts de leur *capital*, je pense, — mais, devant repartir bientôt, elles prirent seulement une chambre dans un hôtel de notre ville.

Faire connaissance de deux hommes, fut l'espace de la rue de la République à la rue Victor-Hugo, et l'affaire de quelques bocks. Mes deux gaillards, charmants garçons et joyeux compères, leur donnèrent plus d'amour que d'argent, ce qui ne suffit pas pour régler les frais d'hôtel. Ils étaient si gentils après tout, que ma foi! on oublia la note qui s'augmentait chaque jour et l'on dévora à belles dents le lapin de ces Messieurs pendant une huitaine de jours.

Cependant, un soir, Rose, que son amant d'occasion avait laissée libre, flânait seule, « sous les grands marronniers, par le vent éclairci » de Bellecour, lopsqu'elle fit la rencontre — par hasard — d'un monsieur qui lui proposa de passer la soirée avec elle. Elle accepta. Le Livre n'a-t-il pas dit que l'homme ne doit pas être seul, et la femme encore moins. Elle se souvint de ce précepte sacré et ne voulut pas y faillir.

La soirée fut gaie, la soirée fut agréable : Ils ne la passèrent pas aux Célestins. Puis vint l'heure du repos; — est-ce bien le repos? — il fallait songer à regagner l'hôtel où tous les deux se dirigèrent pour y passer la nuit. Par mesure de prudence la blonde enfant — vous ai-je dit qu'elle était blonde? — prit une chambre nouvelle, et là, les explications sérieuses commencèrent. On ne put tomber d'accord. Nos deux personnages se séparèrent. Elle, pour revenir dans son ancienne chambre; lui s'appretant à dormir seul où il se trouvait tant bien que mal.

Je passe rapidement ces détails pour arriver enfin au gros de l'aventure.

Le lendemain, ces dames ayant terminé leurs affaires décidèrent de partir pour Paris, et Rose, en compagnie de son amant du premier jour, demanda la note de ses frais d'hôtel. A la vue du total qui s'élevait majestueusement au bas de l'addition, elle poussa des hauts cris, disant qu'on la volait, que jamais elle ne paierait une note aussi exagérée. La préposée au bureau répondit qu'on ne lui réclamait que ce qui était dû, sans cependant s'expliquer sur un chiffre assez rond, cause évidente du litige. On cria, on s'injuria même et Rose sortit finalement en déclarant qu'elle allait chez le commissaire de police. Son amant, qui s'était tenu coi, la suivit. Il fallait prendre quelque chose pour se remettre de tant d'émotions; c'est ce qu'on fit au café le plus

près. Là, son compagnon lui dit ces quelques mots dignes de Nestor : « Reste ici, je vais moi-même éclaircir la chose. » A l'hôtel il est reçu par le garçon à qui il demande des renseignements. « Ah! monsieur si vous saviez. On a rien osé dire devant monsieur, mais si vous saviez! »

Voici ce qui était arrivé : Nous avons laissé l'homme qu'elle avait amené la veille, dormir seul dans sa chambre, une entente entre les deux amoureux n'ayant pu s'établir. Au matin, vers onze heures, le garçon de l'hôtel, n'ayant pas vu sortir son locataire et la porte de la chambre étant toujours close, se décida à frapper. Point de réponse. Il recogne. Rien. Il ouvre alors et se dirige vers le lit où paraissait dormir profondément notre homme enseveli sous les couvertures.

« Eh! monsieur, il est midi. » Même silence. Le garçon perdant patience pousse la tête de l'obstiné dormeur que recouvrait le drap. Horreur! sa main s'appuie sur un corps froid. Il eut peur.

Un cadavre! se dit-il, et déjà en décomposition, car ça sent terriblement mauvais ici. Alors, avec d'infinies précautions et agité d'un tremblement nerveux, il découvre le lit. « Oh! sacr... »

Ici dois-je continuer? Dois-je remuer encore cette histoire? ô Armand, ô Sylvestre protégez-moi!

Ce que le garçon avait pris pour la tête de son hôte était un ustensile de nuit, réceptacle de sonorité et de rayons lunaires, tourné à bouchon sur le traversin, et d'où avait dû s'échapper en abondance un contenu de mieux assortis, car le lit, avec ses draps blancs, en étaient avec art, imprégnés dans toute leur étendue. De l'air, de l'air! Le garçon se précipita à la fenêtre et l'ouvrit. L'espagnole... en a. Il bouscule une chaise où sa deuxième main, vierge encore, vient s'empêtrer. Le guéridon... aussi. Partout. Partout. Fou, le malheureux garçon se crut enfermé dans un immense pot de marmelade.

« Sacré cochon! » C'est ainsi que se vengea l'inconnu du peu de cas que la belle Rose faisait de lui.

Jamais, ajoutait le garçon, je n'aurais cru un homme capable de contenir tant de.... vengeance.

L'homme ayant disparu c'est à Rose qu'on fit payer les pots... versés.
Brûlons, brûlons du sucre.

PANGLOSS.



Nous publierons dans notre prochain numéro, un important article sur la Martinière.

NOS INFORMATIONS

Dès que son innocence aura été reconnue et qu'il sortira de prison, on prête à Ponet l'intention d'initier une action contre les personnes qui ont voulu le faire chanter et l'ont chargé à l'audience.

Il est probable que l'affaire Durand se terminera la semaine prochaine et qu'Alais sera condamné à quinze jours de prison pour avoir mis le docteur dans l'obligation de lui plonger son couteau dans le côté et à 1000 francs de dommages-intérêts par mois pour lui avoir fait manquer son cabinet.

Le citoyen Picnot a l'intention de réunir en volume ses souvenirs et ses discours politiques. Le premier volume aura trait à ses débuts dans les Lettres.

Dès que l'arrêté du Préfet interdisant de crier autre chose que le titre du journal, a été connu au *Courrier de Lyon*, la Direction a décidé que ses crieurs chanteront désormais les sommaires sur l'air de : *En revenant de la Rue*.

MM. Bouvet, Lang et Bruel se sont réunis jeudi soir à l'effet de décider quelles étaient les mesures à prendre pour faire cesser les justes attaques de la *Vie Lyonnaise*; après cinq heures de discussion ils se sont retirés sans avoir conclu autre chose que le maintien du statu quo.

satanique, surtout dans la ronde du Veau d'Or, où le geste produit peut-être encore plus d'effet que la musique et les paroles.

Samedi, 20, M^{lle} de Bér, ingénuité, et M. Huguet, père noble, faisaient leurs seconds débuts. On donnait une comédie de Sardou : *Nos Bons Villagers*. M^{lle} de Bér est une artiste fort consciencieuse ; elle a le grand mérite de savoir fort bien ses rôles et d'avoir le geste heureux et facile. C'est ce qu'elle nous a prouvé dans le rôle délicat de Geneviève. Nous lui ferons un petit reproche, qui au fond n'en est pas un, c'est, d'exagérer un peu son rôle d'ingénuité, d'avoir une diction par trop douce et enfantine, par trop traînante et uniforme. Ce sont là de légers défauts, dont M^{lle} de Bér se débarrassera bientôt pour ne laisser voir que ses qualités.

M. Huguet, Cordenbois dans *la Cagnotte*, Morisson dans *Nos bons villageois* ont été assez amusants. Ce dernier, a naturellement, en sa qualité de père noble une longue expérience de la scène et nous croyons qu'il achèvera heureusement ses débuts.

M. Rumeau, grand premier rôle, n'a pas dans la comédie tout le succès qu'il remporte dans le drame : le Baron de samedi a dû être jaloux du Lagardère de dimanche.

Nous en dirons autant de M. Delarnage, qui cependant pouvait mieux faire. Il possède en bel organe ; sa voix est parfaitement nette et claire ; elle vibre avec éclat, ce qui lui est d'une grande ressource dans le drame. Mais M. Delarnage pourrait bien se dépouiller d'une affectation trop prononcée, qui fait que sa diction est plutôt celle d'un élève que celle d'un artiste.

M. Pigot, no ra troisième rôle, Chopard du *Courrier de Lyon*, M. de Gonzagues du *Bossu*, c'est un artiste de choix.

Nous ne croyons pas nous aventurer en disant que son admission est certaine. Il jouera dans *les Fils de Rodin* un rôle qu'il a créé lui-même.

M. Grédy, le comique blackboulé, nous révèle chaque jour des qualités qui avaient passé inaper-

çues aux yeux de ses juges trop prompts à prononcer contre lui un arrêt dont il n'aurait pas dû être frappé. Il est probable qu'on fera subir à M. Grédy une quatrième épreuve. Espérons qu'il nous sera rendu !

Après avoir recommandé à M. Bazin de ne pas faire de son visage une palette couverte de couleurs, à M. Larie de veiller à sa prononciation, nous adresserons en terminant nos compliments à une artiste de second ordre, M^{lle} Demanthe, toujours gracieuse et charmante dans les rôles travestis et qui, pour sa bonne diction et pour son talent de comédienne mériterait certainement d'occuper dans la troupe un rang plus élevé.

Samedi, *le Barbier de Séville* ; dimanche, *le Juif-Errant*.

Prochainement, *Mireille*, *Cocard et Bicoquet*.

CASINO. — L'artiste universel Plessis a été pendant toute la semaine dernière la *great attraction* des représentations du Casino. Il a été remplacé par deux danseurs, les *dla-bachs*, qui sont tantôt nègres, tantôt blancs, suivant les différentes espèces de danses qu'ils exécutent. Leur succès est médiocre et certes, on préfère encore M^{lle} Montal, dont l'engagement est heureusement prolongé pour quelques jours.

Un nouveau comique, M. Hichin, nous est arrivé. Il serait peut-être amusant s'il n'avait pas à chaque instant besoin du souffleur, qu'on entend aussi distinctement que lui.

Succès croissant de M^{lle} Irène, chanteuse de diction.

Diverses comédies : *les Vitriers*, *les Pinceaux d'Hebise*, *le Cachemire X. B. T.*, ont un grand succès, grâce à la bonne interprétation de MM. Min, Lorry, Cuzibot et de M^{mes} d'Hotand-Min, Lorry et Ezorg.

Jehan MITAINE

MILLAU. — EDEN-CONCERT : Direction Carac. — Ce coquet établissement est le rendez-vous quotidien de tous les amateurs de bonne musique. Depuis quelque temps la troupe est composée avec beaucoup de tact. Bons artistes et programme de meilleur goût. Nous avons surtout remarqué la variété du spectacle, toujours très attrayant. C'est avec peine que nous apprenons le départ des principaux sujets : les sympathiques ductistes, Richard et Nilly, qui faisaient les délices des habitués depuis deux mois, avec leur brillant répertoire endiablé, nous quittent pour se rendre en Algérie, où ils ont traité un engagement pour la saison d'hiver. M^{lle} Doublet, la chanteuse légère, nous quitte également pour le Palais de Cristal de Marseille, ainsi que M^{me} Arnoux, forte chanteuse, qui part pour le pays où fleurit l'orange. Toutes deux emportent notre sympathie.

M. Carnac aura de la peine à remplacer ce noyau d'artistes, mais nous ne doutons pas qu'il ne fasse son possible pour maintenir la vogue de son établissement. Du reste, il lui reste encore de très bons numéros, M. Zanichelly, le violoncelliste concertiste qui est acclamé tous les soirs, pour la façon magistrale dont il exécute ses savantes fantaisies, M^{lle} Luciole, ravissante en tous points, etc., etc., sans compter l'orchestre qui ne mérite que des éloges.

D... DE S.

NARBONNE. — FOLIES NARBONNAISES, direction Jean Barrière, administrateur Rousseau. — Citons en première ligne M^{lle} Spéranza, chanteuse légère, dont la réputation est pleinement justifiée *l'œuf-lu?* et *la Pastorale languedocienne*, deux chansons qu'elle exécute avec une précision remarquable. M^{lle} Daphaud est une comique de la bonne école, et digne de nos principales scènes ; *Qui, qui veut m'enlever*, est surtout dit avec assurance.

M^{lle} Baron est l'enfant gâté du public, qui ne lui ménage pas les applaudissements ; *la Marche des*

Pschutteux est un nouveau succès pour elle. — M^{lle} Maria Réal, qui dit-on doit débiter à Perpignan, emportera les regrets d'un public appréciateur, nous lui souhaitons le même accueil. M^{lle} Esmeralda a chanté *la P'tite N'ouou* d'une manière fort agréable, nous voudrions la garder encore mais il paraît, qu'un directeur de Port-Saïd nous l'enlève. M^{lle} Montalais gagne à être connue ; il faut lui entendre dire *Ah! chaleur*, aussi applaudit-on fort.

M^{lle} Aldina et Laure Fleur complètent la troupe lyrique et méritent les faveurs du public.

La famille Carangeot donne ces jours ses dernières représentations ; elle doit débiter prochainement au Palais de Cristal de Marseille, c'est Verly, l'équilibriste bien connu, qui les remplacera.

Fra DIAVOLO.

DIJON. — ALCAZAR. — Immense succès des duettistes Hobret, Lehmann. Ces artistes sont tous les soirs rappelés cinq et six fois dans leur répertoire de duos comiques. *La Bouillabaisse* leur est demandée à chaque représentation.

René Delsol, dont nous avons déjà annoncé le succès à Dijon, est sur le point de finir son engagement. Il nous quitte le 1^{er} novembre pour se rendre à Grenoble (Casino).

M^{lle} Hodol, chanteuse de diction, est vraiment amusante dans son nouveau genre, *le Petit Bob*. Son répertoire, des mieux composés, comprend une série de chansons enfantines qui sont pour cette charmante artiste, autant de succès.

M^{me} Marguerite Gauthier, Eyram, Rinaldi, méritent nos félicitations.

M. Linck, notre joyeux comique, se voit chaque soir rappeler dans *Boule de Suif*!!!

Et enfin, pour la bonne bouche, gardons l'immuable Delobel, qui tout Dijon connaît, et dont on peut se dispenser de faire l'éloge.

Avec lui, en ce moment, est donné une opérette nouvelle : *Chez Niniche*. M. R. Delsol et M^{lle} Rinaldi lui donnent la réplique.

GENÈVE. — GRAND THÉÂTRE. — La présentation des artistes de M. Ducastel est maintenant un fait accompli. Le vote d'admission vient d'avoir lieu et c'est presque à l'unanimité que les artistes soumis à ce vote ont été admis. MM. Cazeneuve et Béliard obtiennent l'unanimité complète ; viennent ensuite MM. Arnaud, MM. Séran et Dauphin, sans oublier MM. Joinisse, Gauthier, Duchesne, M^{me} Doudonné et Bonvard, qui ont aussi une belle majorité. Nos félicitations au sympathique directeur, M. Ducastel, qui a su grouper autour de lui des artistes d'un réel talent.

PASSE-TEMPS HEBDOMADAIRE

N° 6.

Composer un petit poème avec les rimes suivantes : Justice, armistice, lentement, durement, laide, aide, cavalier, pallier, sûre, mûre, sèchement, durement, juste, buste, pas, las, victimes, rimes, dur, pur, titre, litre, gant, encouragea t, mères, amères, vent, souvent.

PRIME DU PASSE-TEMPS N° 6.

LES CHATIMENTS (un volume) par Victor Hugo.

ONT ENVOYÉ UN SONNET : Néquiquam, Oscar Hix, Gabriel P. X X Y, Yvan Lamèche, K K bozon, les deux frères Siamois, Jean Sarrazin, D C D.

Parmi les sonnets qui nous ont été adressés, il en est plusieurs remarquables à plus d'un titre. Ceux notamment de MM. Jean Sarrazin, Yvan Lamèche et Gabriel P. Mais c'est celui de M. Oscar Hix qui nous paraît le mieux traité, aussi le publions-nous dans notre 3^e page.

Petite Correspondance.

M. Oscar Hix, Lyon. — Vous êtes prié de passer à la direction prendre votre prime, le *Récit* par Emile Zola, à partir de lundi.

Le gérant : A. GOMIN.

IM. P. MOUTON-BUSAN.

ANNONCES DE COMMERÇANTS & INDUSTRIELS RECOMMANDÉS AU PUBLIC

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR LA PHOTOGRAPHIE

A. MODESTE & C^{IE}

LYON. — 29, Rue Gasparin, 29. — LYON
ANGLE DE LA PLACE BELLECOUR

SPÉCIALITÉ D'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES ET D'ACCESSOIRES

Glaces au gélatino-bromure de toutes marques. — Agrandissements. — Encadrements. — Objectifs Derogy, Berthiot, Steinhel, Dalimier, etc. — Obturateurs instantanés de tous systèmes. — Papiers albuminés et sensibilisés. — Cartons. — Atelier spécial pour la construction et la préparation des appareils photographiques — Modèles spéciaux. — Produits chimiques purs. — Papiers sensibles de toutes marques.

GLACES EXTRA-RAPIDES AU GÉLATINO-BROMURE de Ed. Beernaert, de Gand ; A. Lumière et ses fils, de Lyon, et autres marques

M^{me} STÉPHANIE

dont la célébrité est reconnue *prédis* tous les événements de la vie par les lignes de la main, les cartes et par correspondance. La seule pouvant justifier de 17 ans de succès à Lyon.

Rue des Capucins, n° 4, au 4^r.
(TERREUX)

BOURDIN

(40^e ANNÉE)
DÉFENSEUR-LÉGISLE

TRIBUNAL DE COMMERCE
CONSEIL DE PREFECTURE
JUSTICES DE PAIX

LYON. — Place des Jacobins, 6. — LYON

RECOURS LITIGIEUX

M. Bourdin prend à ses risques et périls tous les frais des poursuites. (Demander le tarif.)

Vérification des patentes.

PAIN & PÂTES AU GLUTEN

J.-B. GUY

LYON — 11, rue Saint-Dominique, 11 — LYON

FOURNISSEUR DES HOSPICES CIVILS DE LYON & DE SAINT-ETIENNE

PAIN, le kilo.	2 »	PÂTES (en boîtes). 250 gr.	0 55
» 300 gr.	1 »	CHOCOLAT. . . kilo.	7 50
» 250 gr.	0 50	» . . . 500 gr.	3 80
» 125 gr.	0 25	» . . . 250 gr.	2 »

EXPÉDITION AU DEHORS

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

EAUX MINÉRALES NATURELLES

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Ancienne Maison Hte ANDRÉ, fondée en 1827

E. MAUGUIN

SUCCESSEUR DE A. SANTENA

LYON, Place des Célestins, 5, et Rue des Archers, 2, LYON

Concessionnaire des EAUX D'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), 0 fr. 35 le litre en bouteilles.

POUR RÉUSSIR EN TOUT
CONSULTER

M^{me} CLAUDIA

SOMNAMBULE

la seule au monde reconnue par les hommes de science pour posséder les qualités de lucide et sensitive. Renseignements sur maladies, destinée, pertes, procès, mariages, affaires d'intérêt et de commerce.

LYON, rue Centrale, 4, au 3^{me}

Prix modérés. — Discretion. — Correspondance.

TEINTURE ET DÉGRAISSAGE

EN TOUTS GENRES

MAISON DE CONFIANCE

F. MAROT

1, Avenue de l'Archevêché, 1

— LYON —

Soies au Tendeur. — Soieries, Velours pour Ameublements, etc.

SPÉCIALITÉ D'APPAREILS

DE

CHAUFFAGE

MAISON DE DÉPOT

Divers modèles de CALORIFÈRES MOBILES ROULANTS, systèmes perfectionnés, de 35 à 60 francs.

Le vrai CHOUBERSKY, 80 francs

C. BALOUZET

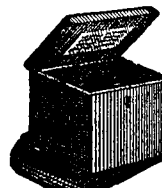
A LYON

13, quai des Célestins, 13

Plus de CALVITIE précoce

M. ROCHON, de retour d'Amérique, a trouvé le seul traitement rationnel pour la prévenir et l'arrêter. M. ROCHON opère lui-même, rue Grenette, 34, à l'entresol.

Salon spécial de teinture.



POUR PRODUIRE DE LA
GLACE
et pour glacer les crèmes sans difficulté, rapidement, économiquement et sans aucun danger, prenez les nouveaux
APPAREILS TOSELLI
144, Rue Lafayette, Paris.
On les trouve chez tous les principaux
Quincailliers de la province et de l'étranger

VÊTEMENTS TOUT FAITS

POUR HOMMES, JEUNES GENS ET ENFANTS

MAISON

A LA FRANCE MODERNE

Rue Neuve, 25 et rue de la Bourse, 6
(EN FACE LE LYCÉE)

A l'occasion de la RENTRÉE des CLASSES la Maison met en Vente à des prix exceptionnels de BON MARCHE un immense assortiment de Vêtements haute nouveauté de la Saison d'Hiver 1888-89.

CORDONNERIE

PRIX FIXE

CHAPELLERIE

AIX-LES-BAINS

MAISON DORÉE

CAFÉ-RESTAURANT

AVENUE DE LA GARE

SERVICES A LA CARTE & A PRIX FIXE || CHAMBRES & SALONS

Établissement ouvert après les spectacles et pendant toute l'année.

BICYCLES — BICYCLETES — TRICYCLES — TANDEMS

PEUGEOT

Usines à VALENTIGNEY (Doubs)

Construction Française et garantie

Maison de Vente

L. LECOMTE

15-16, quai de Retz — LYON
33, rue Saint-Pierre

ACCESSOIRES — RÉPARATIONS

Machines à coudre, à broder et à tricoter

PUBLICITÉ GÉNÉRALE SUR LES CARTONS DES JOURNAUX ILLUSTRÉS DE PARIS, ETC.

Les Sous-Main, L'AGENDA MÉDICAL, L'Album illustré de LYON et des Départements limitrophes, 10, Place Bellecour, 10, LYON

AGENCE D'ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DE FRANCE & DE L'ÉTRANGER : POLITIQUES, SCIENTIFIQUES, INDUSTRIELS, DE MODES, ETC.

F. PHILIPPE, fils, Directeur, seul concessionnaire des Annonces et Réclames de la VIE LYONNAISE, 10, Place Bellecour, 10.

La VIE LYONNAISE est en vente :
DANS TOUS LES KIOSQUES ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX
ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL

En passant devant la poêle d'un marchand de marrons, elle murmure bien bas à l'oreille de son petit mari : dis donc, si nous achetions des marrons ! Nous les mettrions dans nos poches et ça nous réchaufferait les doigts !...

Brrr ! Et l'amour !... Oh ! l'amour en cette saison est bien l'enfant de la ballade.

Le froid, le vent et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage,
Ouvrez, dit-il, je suis tout nu !...

Ouvrez-lui à Cupidon. Peut-être l'enfant chéri se décidera-t-il à entrer chez vous un instant !
Brrr ! il ne fait pas chaud !...

Léon SOURIS.



NOUVELLES A LA MAIN

Entendu cette semaine dans un grand café de la rue de la République :

— Garçon, apportez-moi ce qu'il faut pour écrire.

— Ce qu'il faut pour écrire, monsieur, c'est de l'esprit.

Entre boulevardiers.
— Où avez-vous passé vos vacances cet été ?
— A X...-sur-Mer.
— Est-ce que la localité est saine ?
— Tellement saine que, pour inaugurer le nouveau cimetière, on a été obligé d'assassiner un habitant.

Par ces dernières gelées, le fils de Calino se précipite calmement dans les bras paternels.

— Papa, mène-moi donc voir patiner au bois de Boulogne. Tous mes petits camarades y sont déjà allés.

— Es-tu fou, riposte Calino, de vouloir que je sorte par un froid pareil ! Nous irons voir patiner... quand il fera plus chaud !



CHRONIQUE MUSICALE

Cette semaine, qui devait voir se terminer les débuts, n'a pu nous donner qu'une seule représentation intéressante : celle de la *Juive* avec Cossira, pour le troisième début de M^{lle} Tanési et le premier enfin ! — de M^{lle} Stella, deuxième danseuse.

Si la variété n'existe pas dans le répertoire, avons-nous du moins la variété dans les interprètes. Cossira remplaçait Selrack et M^{lle} Tanési, M^{me} de Gardien à la deuxième représentation du chef-d'œuvre d'Halévy, ce dont on ne s'est pas plaint. Cette soirée, en effet, n'a pas été mauvaise dans son ensemble. Cossira, qui décidément ne veut pas se mettre à chanter les *Huguenots* comme il doit, comme il peut le faire, s'est retrouvé dans la *Juive* ; il a regagné le terrain perdu par sa faute ces jours derniers.

Cet artiste possède un ensemble de qualités qui font de lui un des bons chanteurs que nous ayons entendus. Il sait donner à sa phrase musicale la douceur, le mordant ou l'ampleur qu'elle réclame. Son chant n'est jamais ni monotone, ni ennuyeux, il vous oblige à l'écouter par l'accent et les nuances qu'il y met. Je lui adressais cependant un reproche, celui de se ménager un peu trop. Certaines notes attaquées avec force dans le registre élevé et qu'il devrait soutenir avec une égale intensité, il les laisse au contraire, presque aussitôt tomber en queue de poisson, ce qui nuit à l'effet.

Je comprends que notre ténor, sur qui pèse le répertoire pour le moment, a droit à quelque indulgence ; nous la lui accordons volontiers, à la condition qu'il travaille les *Huguenots*, qu'il cherche le moyen de chanter cet ouvrage, un des plus importants, sans faiblesse... pour le spectateur ; il le peut ; il le doit. D'abord pourquoi ne pas baisser le ton de la romance du premier acte qu'il a tant de peine à dire comme elle est écrite ? Cela se fait, et certes, Massart, dont les notes élevées étaient autrement faciles, ne se gênait pas ; il est vrai que cet artiste n'avait pas comme M. Cossira des notes de tête et la facilité d'atténuer ses notes de poitrine. Mais à plus forte raison, celui-ci possédant justement ce qu'il faut pour chanter cette romance, c'est donc qu'il s'y prend mal. Je le répète, c'est à revoir. Les *Huguenots*, qui pourraient être bien interprétés cette année, — lorsque nous aurons une bonne basse, — sont gâtés par ce premier acte qui indispose le public au début de la soirée.

Le rôle de Rachel de la *Juive* semble mieux convenir à M^{lle} Tanési que tout autre. Il paraît bien être dans la tessiture de sa voix car je n'ai pas eu trop à me plaindre de ces notes criardes que je lui reproche dans d'autres opéras. L'artiste aussi s'élève davantage et joue ce rôle dramatique avec assez de chaleur. J'ai remarqué surtout au deuxième acte l'andante en *ré bémol* du trio qu'elle dit avec la simplicité d'un vrai talent et auquel elle donne beaucoup de charme. C'est bien là du grand art.

Cet opéra servait de troisième début à notre chanteuse falcon. Elle a été reçue sans opposition.

Maintenant que la voilà dans la place, je pense qu'elle s'efforcera de justifier la confiance qu'on

public a mis dans son talent, dont, personnellement, je fais le plus grand cas, malgré les critiques que je lui adresse et que je lui adresserai encore, ou précisément à cause de ces critiques.

Je constate la bonne impression qu'a faite M^{lle} Stella, notre nouvelle deuxième danseuse. Elle remplit parfaitement son emploi en même temps que corsage et maillet. Elle a un petit air étonné et inquiet tout à la fois, qui lui va à ravir... à ravir tous les cœurs de ces Messieurs du parquet dont les jumelles menacent de pousser plus avant leurs investigations.

Jeudi, nous avons eu les débuts de l'opéra-comique. Mieux vaut tard que jamais. Pour la première, les amateurs de tapage ont été servis à souhait. Mais procédons par ordre.

D'abord le *Chalet* — ne pourrait-on trouver autre chose ? — où nous avons fait connaissance avec M. Musset — rien d'Alfred — un ténor ma foi charmant, que nous avons entendu dans le « Rataplan » des *Huguenots*. Cet artiste a obtenu un joli succès pour ses débuts. Voix très agréable, bien posée, et, à ce qu'il m'a semblé, assez étendue ; il phrase avec goût et joue avec intelligence pour un commençant. En somme, très bonne impression, et si cet artiste possède son répertoire, il rendra, je crois, de signalés services à la Direction aujourd'hui désespérée.

Décidément, on ne peut continuer à nous présenter M^{lle} Ellès comme dugazon, même deuxième, conséquemment, encore moins comme première. Ou diable a-t-on pris que cette jeune chanteuse avait la voix de mezzo-soprano ?

Les notes élevées sont fraîches et jolies, encore que trop fluettes pour notre scène ; le médium est complètement nul, pour ne pas dire la vérité. L'indécision du son, dans cette partie du registre, qui ne sait où s'asseoir, rappelle assez la pauvre fille qui chante, pleine d'émotion, sa première romance un jour de fête à papa. Il faut immédiatement pourvoir à son remplacement, dans l'intérêt de tous.

M. Berthomme est bien dans le rôle de Max. Il est là, comme du reste dans tous les rôles d'opéra-comique, dans son élément. Sa magnifique voix se déploie avec aisance et le comédien se fait mieux valoir. S'il n'a pas ce charme et ce brio qui enlèvent une salle, est-il, du moins chanteur correct, au demeurant agréable.

Mais voici venir la *Fille du Régiment*, qui va déclencher la tempête avec la rentrée de M. Isouard. Disons de tout suite que ce ténor a résilié. Paix à ses cendres. Je rappellerai seulement que depuis deux ans, ce chanteur, qu'on avait fait accepter par ruse, nous a terriblement agacés par sa mauvaise voix canaille, sa diction abominable, sa tenue... mais j'ai dit que je n'en parlerais pas. Paix à ses cendres.

M^{lle} Vuillaume a tenu convenablement le rôle de Marie, quoique toujours très maniérée.

M. Berthomme, dans le rôle de Sulpice, a obtenu beaucoup de succès. Il est décidément meilleur dans ces opéras-comiques que dans les rôles de grand opéra comme ceux du cardinal de la *Juive* ou d'Agénor de Sigurd....

Je suis heureux de constater que l'opéra-comique revient en faveur, s'il a été délaissé pendant ces dernières années. La salle était comble à la représentation du *Chalet* et de la *Fille du Régiment*, et je n'aurais jamais supposé ces deux opéras-comiques d'attirer à ce point la foule. On a bien chuchoté, dans les groupes d'habituez, que... mais je ne crois pas ; la recette a dû être fructueuse.

Voilà donc un artiste de plus sur le carreau et, jusqu'à présent, aucun de ceux qui ont échoué n'a été remplacé.

Un bon conseil à la direction : hâtez-vous de satisfaire les justes réclamations du public, car les griefs contre vous s'accumulent. La tempête n'est pas loin. Vous devez la redouter.

René TYRCEL.



LA HUITAINE DRAMATIQUE

Si la direction des Célestins fondait de grandes espérances en reprenant mardi *Maitre Guérin*, elle doit être à cette heure cruellement désabusée ; car c'est devant les banquettes que le lendemain on rejouait la pièce d'Emile Augier. Cependant, en avait-on fait de la réclame autour de cette reprise ; a-t-on assez — par des notes officielles adressées à la presse — convié le ban et l'arrière-ban des habitués du théâtre, de ce public qui aime les bonnes pièces et les bons auteurs. Vous allez voir pourquoi M. Dalbert, qui cherche sans succès à attirer le public aux Célestins, a vu se changer en un four complet le succès qu'il escomptait en montant la pièce du célèbre Académicien.

Maitre Guérin, qui n'avait pas été joué à Lyon depuis quinze ans, est une des premières productions d'Emile Augier. Elle fut jouée pour la première fois, en 1864, à la Comédie Française, et eut pour interprètes Lafontaine, Got, Delaunay, M^{me} Arnould-Plessis et Favart. Malgré cette interprétation hors ligne, la pièce n'a pas eu tout le succès qu'ont eu le *Fils de Giboyer*, le *Genève* de M. Poirier, les *Effrontés*, l'*Aventurière*, du même auteur ; mais, telle qu'elle est avec ses longueurs et cette littérature un peu spéciale aux gens de loi elle n'en reste pas moins des plus intéressantes en ce sens qu'on y découvre, comme dans toutes les œuvres du maître, cette profonde observation des hommes, cette étude au microscope des plaies qui rongent notre société.

Les types, les caractères sont peints et décrits par Augier avec une vigueur, une fidélité qui les rendent saisissants. C'est du théâtre éternellement vrai ; il ne vieillit pas parce qu'il est humain. Et ce qui n'est pas le moindre charme des pièces d'Augier

c'est la langue élégante, vive et semée de traits, dans laquelle elles sont traduites.

Avec l'autorité qui s'attache au nom d'Emile Augier, *Maitre Guérin* devait avoir une série de représentations fructueuses, d'autant mieux qu'une grande partie du public ne connaissait pas la pièce. — Pourquoi en a-t-il été autrement ?

Il me sera facile de répondre à cette question, embarrassante seulement pour M. Dalbert.

— Parce que *Maitre Guérin* a eu aux Célestins une interprétation insuffisante qui n'a pas trouvé grâce devant les spectateurs les moins exigeants.

Tous mes confrères de la presse lyonnaise, même les mieux disposés pour la direction, ont été unanimes à constater cette insuffisance. On conçoit alors, sans peine, que mis en garde par le public de la première et les critiques de la presse, les spectateurs se soient abstenus de venir aux représentations suivantes.

Il vaut certes mieux lire *Maitre Guérin* que de l'entendre massacrer comme on l'a fait l'autre soir. Cette critique ne s'adresse qu'à la direction et non aux artistes qu'on n'a pas su mettre à leur place. Il faut, en effet, avoir de l'aplomb ou ne rien connaître au théâtre pour oser distribuer *Maitre Guérin* comme vient de le faire la direction.

En ce qui concerne la partie féminine, cette distribution a été plus que malheureuse, elle a été un désastre. On aurait eu de la peine à reconnaître en M^{me} Conty, notre nouveau premier rôle de comédie, la jeune et jolie veuve Cécile Lecoutellier dont tout le monde se dispute le cœur et la dot, M^{me} Conty est une artiste d'un réel talent qui peut tenir une place très honorable sur notre seconde scène, mais à la condition de savoir l'utiliser, de lui donner les rôles qui lui conviennent ; on éviterait ainsi d'insulter à une artiste du valeur le mortifiant supplice par lequel a passé M^{me} Conty. Il en a été de même pour le rôle de Francine ; M^{lle} Bollys n'ayant ni assez de talent ni assez d'autorité pour ce rôle d'ingénue, il a été dévolu à M^{lle} Vallée qui n'a ni le tempérament ni les aptitudes de l'emploi. Ces deux principaux rôles de femmes ont été sacrifiés sans souci de la bonne marche de la pièce et sans respect pour l'auteur.

M^{me} Billon a été très bien dans M^{me} Guérin. Elle a composé son personnage avec cette conscience, cette intelligence qu'elle apporte dans tous ses rôles ; tous mes compliments à M^{me} Billon. Mais, voilà encore une artiste précieuse que la direction utilise sans discernement.

Les honneurs de la soirée ont été pour M. Bejuy, qui a magistralement interprété le personnage du notaire Guérin ; lui seul dans la pièce a su se mettre dans la peau du bonhomme. C'est un artiste d'un talent transcendant sachant éviter la banalité tout en restant toujours vrai.

J'ai depuis longtemps apprécié comme il convient le mérite immense de M. Bejuy et il a été bien inutile pour M. Dalbert de se mettre un four de plus à son actif pour faire valoir les qualités de son pensionnaire.

Il est juste aussi d'adresser des éloges à M. Darmand qui jouait Desroncerats. Quant à M. Derou-dille (Arthur Lecoutellier) et M. Valbrun (Louis Guérin), ils ont fait ce qu'ils ont pu pour être intéressants.

Je viens, aussi fidèlement que possible, de raconter cette soirée qui devait, d'après le programme de la direction inaugurée sur la scène des Célestins l'ère si impatiemment attendue du théâtre sérieux. Je suis forcé de reconnaître que la tentative a complètement avorté ; c'est à recommencer.

Malheureusement, je crains que le même sort soit réservé aux nouveaux rôles de M. Dalbert. Il ne saurait en être autrement avec une troupe incomplète où la plupart des emplois sont décapités.

Il est matériellement impossible qu'avec des artistes qu'on surmène, qu'on met tout à tour dans le drame, dans la comédie et dans la farce, qui n'ont pas le temps suffisant d'apprendre leurs rôles, il est impossible, dis-je, qu'on puisse satisfaire aux exigences du répertoire et mettre à l'étude des pièces nouvelles.

Et, c'est folie que de prétendre pouvoir faire du théâtre digne de Lyon dans ces conditions. Il faut avoir de l'audace comme en a le directeur actuel des Célestins pour émettre pareille prétention. Si fortune ne sourit quelquefois aux audacieux je trouve que M. Dalbert emploie un singulier moyen pour faire ses affaires et les nôtres, en tenant le public éloigné de notre second théâtre municipal.

Il serait cependant si simple à cet impresario, s'il le voulait, de plaire au public et de redonner aux Célestins cet éclat qu'ils eurent jadis et qui en firent le premier théâtre de province.

J.-L. DE PRAZ.



SONNET

(BOUTS RIMÉS.)

Sur le falot du toit du sombre et vieux couvent,
On croirait voir planer quelque lugubre chose,
Quand, sous l'effort brutal de la bise ou du vent,
La girouette grince, burla sa fade prose.

Derrière ce mur nu, — mystique paravent —
Une enfant aux yeux bleus, au visage frais, rose,
Ecoute le tic-tac du beffroi morne, lent,
Le seul bruit égayant ce séjour si morose.

Dans cette triste geôle, elle tremble, elle a peur,
Réveuse, son esprit s'envole avec son cœur
Vers quelque paradis, quelque région pure.

Et du ciel bas, la nuit descend obscure, lente,
Jetant un voile noir sur les coteaux en pente
Et chassant de son cœur la chimère trop mûre.

Oscar HIXE.

RESTE !

(NOUVELLE)

A Miss Kiote.

Jeanne était son nom.

Elle pouvait avoir vingt-cinq ans, brune, de grands yeux sombres et profonds, de ces yeux qui vont droit au cœur et inspirent la passion et son visage empreint d'une douce mélancolie semblait refléter les pensées d'une âme en peine.

Son existence jusque-là avait été comme celle de toutes les jeunes femmes.

Mariée depuis quelques années elle s'était donnée tout entière à cette vie calme et paisible d'intérieur qui succède aux premiers épanchements d'un fol amour. Aujourd'hui, cet amour ou plutôt ce caprice qui l'avait enchaînée à un homme, qui l'avait liée, rivée à la destinée de cet être, était satisfait. Et maintenant dans ce cœur vide, il fallait une affection nouvelle, un amour nouveau qui le remplît tout entier et vint occuper cette vie si triste des jours se succédant aux jours avec la même monotonie enervante qui fatiguait les sens et paralysait l'esprit.

Cet époux qui aurait pu par des paroles aimables, des attentions délicates, par ces mille riens qui charment et attendrissent, éviter cette chute immense, cet effondrement qui marque tout dans la vie d'une femme, précipitait au contraire le dénouement par son délaissement et sa brutalité révoltante.

Le démon tentateur se présentait sous la forme d'un tout jeune homme. Il avait cet âge où le cœur se livre volontiers à une femme expérimentée des choses de la vie, pour se laisser guider par une main sûre dans ce chemin encore inconnu, mais si tortueux et si épineux de l'amour.

Epris de ses charmes, il l'aima, comme on aime à vingt ans, d'un amour aveugle, insensé, de cet amour qui fait commettre les plus grandes, les plus nobles actions comme les plus basses vilenies, sans raisonnement, sans discernement aucun.

Avec cet instinct de pénétration que possède toute femme d'esprit, Jeanne s'aperçut bien vite du sentiment qu'elle inspirait, et en fut tendrement émue. Quelqu'un l'aimait donc, elle, la pauvre délaissée ; il y avait donc un homme qui à chaque heure, à chaque instant pensait à elle ! Ah ! quelle émotion pénétra en son âme. Quel baume bienfaisant cicatriza cette plaie si vive ! Ces jours jadis longs et ennuyeux seraient occupés, auraient un but. Elle allait vivre enfin !...

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Jeanne avait vu avec impuissance, se transformer cet amour des premiers jours en un sentiment qu'elle avait déjà connu, mais avec moins d'ardeur, avec moins de violence, car ce premier sentiment avait été plutôt un mélange de désir et de volupté maintenant assouvi, dont il ne restait qu'un indifférent souvenir.

Elle reçut un jour, le jeune homme dans sa chambre, et seul à seul, à genoux devant elle, lui fit l'aveu de son amour, avec brûlant, rempli de douces promesses, d'horizons nouveaux. Elle l'écoula les yeux mi-clos, lui abandonnant ses deux mains, pendant que ses pensées bien divergentes tourbillonnaient dans son cerveau. C'est qu'elle l'aimait bien, elle aussi, mais ce lien qui la retenait, qui l'obligeait à rester à l'autre ! Ah ! si elle avait été libre, avec quel plaisir elle se fût livrée tout entière à cet homme qui était là, à ses pieds ! Avec quel bonheur elle eût rendu des caresses aux caresses, des baisers aux baisers ! Que de douces heures remplies de charme et de volupté se fussent écoulées !...

« Vous ne me répondez rien, lui disait-il, vous ne m'aimez donc pas ? Pardonnez ma hardiesse, Madame, je pars, mais avant, laissez-moi vous donner un baiser, un seul, oh ! ne dites pas non, je vous en supplie, et je vous dirai adieu pour toujours. »

Il allait partir lui, son seul amour, sa seule espérance ici-bas ! En une vision rapide elle revit toutes les souffrances endurées jusque là ! Vivre encore seule, délaissée ! Oh, non jamais.

Elle se sentit enlacée, attirée contre la poitrine de cet homme tant aimé ; sa respiration s'accéléra, ses seins se soulevèrent violemment, il lui sembla qu'un torrent de lave coulait dans ses veines, puis, dans une étreinte passionnée, une bouche se collant contre la sienne, elle murmura dans ce baiser suprême, mais si faiblement qu'on eût dit un souflet : « Paul, reste. . . je t'aime ! . . . »

Ch. TRANCHA.

LES CAFES-CONCERTS

CASINO DES ARTS

Rien de bien nouveau, cette semaine, chez M. Verdillet. Le ballet des « Roussalkis » a cédé la place à « Fleur d'orange », un autre divertissement du meilleur goût et du plus gracieux effet et signé : Messenger. Faire l'éloge de Messenger est superflu ; d'ailleurs, la meilleure preuve qu'un spectacle plaît, c'est quand le public vient, chaque soir, plus nombreux, remplir la salle et applaudir et c'est ce qui se passe au Casino depuis qu'il nous est donné d'entendre les productions de Bernicat et de Messenger.

Je n'ai pas à revenir sur les compliments que j'ai déjà adressés à M^{lle} Pagurello, Angeau, Gomez et Morel ; mais je voudrais bien que M. Campo-Casso vint assister, un soir à une représentation. Il verrait ce qu'on peut faire rien qu'avec un peu de bonne volonté et sans recevoir de la ville, la moindre subvention. Les leçons sont toujours bonnes à prendre, même chez de plus petits que soi.

Les mimes Magron, ainsi que M. Arnould, dans ses scènes d'ombres, obtiennent toujours le même succès. Ce sont deux numéros qui varient très heureusement la soirée.

On annonce très prochainement, une nouvelle opérette inédite : « Aux Porcherons », de M. Durazel, musique de M. Eugène Arnould. Peut-être, se jouera-t-elle déjà au moment où paraîtront ces lignes. J'en rendrai compte la semaine prochaine et j'espère avoir encore là un nouveau succès à enregistrer. En même temps, on nous donnera aussi un nouveau ballet : « Les Matassins » de M. Eugène Arnould. Je souhaite vivement que ce troisième divertissement rencontre, auprès du public, la même faveur que les deux premiers. M. Arnould n'est pas un inconnu pour nous et il y aura certainement foule au Casino, le soir de ces deux premières. M. Verdillet n'en sera pas fâché.

SCALA-BOUFFES.

Le Roi Maboul, la fantaisie inénarrable (car il y a des dames qui me lisent), de Miller et Numès,

tient toujours l'affiche ; mais je me hâte de dire que le succès de cette joyeuse « crudité » e t surtout dû aux artistes qui l'interprètent. M^{me} Edgard fait une charmante fleur de maïs et M^{me} Stainville, un prince Rebettou frais et bien portant. M^{me} Aimée, fait un capitaine des gardes plein de cranerie mêlée de gentillesse, demande plutôt à Cyprine. J'avais déjà remarqué M. Laurent, mais jamais je ne l'avais trouvé aussi parfait que dans ce rôle de Cyprine, qu'il joue avec beaucoup d'esprit. Il me rappelle Morel, des Célestins. Il en a la taille, l'allure et le talent. M. Patathon est très drôle dans son rôle de Porpurnin. Il y avait peut-être bien quelques détails trop accentués, mais j'ai cru remarquer que M. Patathon les avait corrigés ; je ne puis que l'en féliciter. MM. Edgard, Maboul 1^{er}, Mévisto, Balthazard, Hoven et Albert, complètent un ensemble des plus satisfaisants.

J'ai à signaler l'immense succès de MM. Wilson et Adolphe, deux gymnasiarques d'une force extraordinaire. Leur travail aux trois barres fixes est le nec plus ultra de l'audace et de l'énergie. Aussi, chaque soir, sont-ils chaleureusement applaudis et rappelés plusieurs fois.

Pichat est toujours l'enfant gâté du public et ses têtes obtiennent le plus grand succès. Allez le voir dans Rochefort, Thiers, Louise Michel et Carnot, dont il a su si bien copier la façon de saluer. Et Chaillet ! Ceux qui n'ont jamais vu le petit bossu parisien n'ont qu'à aller un soir à la Scala et ils le verront, car Pichat l'imite à la perfection. Bravo Pichat !

M^{lle} Alexandrine et la famille Christiany sont toujours très applaudis.

La Direction annonce aussi prochainement une nouvelle pièce et l'engagement de nouveaux artistes. J'en parlerai la semaine prochaine.

A. C.



FOLIES-BERGÈRE

La gracieuse salle de l'avenue de Noailles — les Folies-Bergère — vient enfin d'ouvrir ses portes aux amateurs du patin et de la danse.

Il y a beaucoup de monde chaque dimanche sur la piste du skating-ring. Les séances du mardi et du jeudi soir sont particulièrement charmantes et offrent un beau coup d'œil, car ces jours-là on n'y trouve que l'élite des patineurs et patineuses descendant des lignes droites et courbes avec une adresse et une élégance dignes d'éloges.

Nos compliments à Messieurs... chut, un peu de plus, j'aurais cité les noms, quelle inconvenance, — lesquels sont d'une force sur le ring, dont la réputation n'est plus à faire.

Les bals n'ont lieu qu'une fois par semaine, le dimanche soir. Ils sont toujours très courus par la jeunesse lyonnaise qui veut s'amuser, et les jeunes gens amis du fort si cher à Terpsichore peuvent danser comme ils le désirent, car la salle est vaste et ce n'est point les cavaliers qui manquent.

Nos remerciements à M. Vaubertand pour sa courtoisie envers nous.

V. D'YEBON.

LA « VIE LYONNAISE » PARTOUT

GRENOBLE. — THÉÂTRE. — Nous voici à peu près fixés sur la composition de la troupe d'opéra-comique. Les dernières épreuves ont eu lieu jeudi 18, dans *Faust*, pour M^{me} Grozel, ténor, Thys, baryton, et Béranger, basse ; pour M^{me} Stella de la Mar, première chanteuse, et Martin, deuxième. Tous ont été reçus : M. Grozel a obtenu 82 voix ; M. Thys 67 ; M. Béranger 82 ; M^{lle} Stella de la Mar 84 ; M^{me} Martin 89. 94 spectateurs avaient pris part au vote.

M. Léone, second ténor, a résilié son engagement.

M^{lle} Barri sera très probablement remplacée. La représentation de *Faust* a eu comme toujours le plus grand succès et a fait salle comble. Depuis M^{me} Dinah Duquesne nous n'avions pas eu de Marguerite aussi ravissante que M^{lle} Stella de la Mar. Elle a bien compris ce qu'il y a de tristesse et de douce mélancolie dans l'air de la coupe du *Roi de Thulé*, tout ce qu'il y a d'extériorité et de ravissement dans l'air des *Bijoux*.

M. Grozel et M. Thys ont bien tenu leurs rôles respectifs. M. Béranger a été satisfaisant ; nous lui reprocherons seulement de n'avoir pas été assez

(Voir la suite page 4).

Une nouvelle forme de publicité par les chemins de fer. — Une entreprise nouvelle, qui a son siège, rue Lafayette, 77, à Paris, vient de traiter avec la Compagnie des chemins de fer P.-L.-M. à l'effet de mettre dans ses compartiments de première classe, un Guide Album qui contiendra pour chaque département des renseignements statistiques les plus utiles et l'indication des maisons de commerce, industries, hôtels, etc., que les voyageurs ont intérêt à connaître. Placés dans des poches adaptées aux filets de bagages, ces Guides-Albums élégamment reliés, seront assurément souvent feuilletés par les voyageurs dans les heures de loisir que leur réservent les longs parcours.

La Compagnie est également, croyons-nous, en pourparlers pour une publicité par affiches dans l'intérieur des voitures de 2^e et 3^e classes.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

FÊTE DE LA TOUSSAINT

Billets d'aller et de retour à prix réduits

La Compagnie, voulant faciliter les voyages sur son réseau, à l'occasion de la fête de la Toussaint, a décidé que les billets d'aller et retour à prix réduits, délivrés du samedi 27 octobre au samedi 3 novembre seront tous indistinctement valables, un retour, jusqu'aux derniers trains de la journée du lundi 5 novembre.

Les billets d'aller et retour délivrés de ou pour Paris conserveront la durée de validité qui leur est attribuée, lorsqu'elle sera supérieure à celle fixée ci-dessus.

HYGIÈNE ET BEAUTÉ

UNISSE ET DES MAINS

Guisson en une nuit des GERGURES, HALES, BOUONS, ROUGEURS, DÉMANGEAISONS, etc., par l'emploi de la

CRÈME BELLECOUR

Il suffit de faire l'essai de ce produit, pour se convaincre dans les 24 heures de sa valeur. Nombreuses attestations. **Emploi.** — Il suffit d'en étendre une légère couche sur la peau, et ne l'essuyer qu'après cinq minutes environ avec un linge fin, légèrement humide. — Pour hygiène du corps, faire fondre un demi-flacon dans un bain tiède. **Vente.** A Lyon, pharmacie de BATHURAT aîné, HANTZEN, successeur, place Bellecour, 21.

PAPIER SATIN

PAR PROCÉDÉ SPÉCIAL

SEUL FIN ET FORT COMME LA SOIE

AVIS IMPORTANT

Le papier SATIN se vend aussi en cahiers à feuilles gommées. Ce système, très recherché des amateurs, permet de faire des cigarettes d'avant ou qui ne se déroulent jamais en fumant. — Prix : 40 cent. BOIS FRÈRES. — LYON.

M. Gaillon, maire de Lyon, désireux de ne plus entendre parler de la question de la Martinière, pendant quelques jours, vient de prendre un accès de goutte des plus carabinés.

Au dernier moment nous apprenons qu'on vient de découvrir au cours de l'exécution des travaux du pont Morand la neuvième muse qui manque sur le fronton du Grand-Théâtre.



COINS DE CHEZ NOUS

NOS CIMETIÈRES

V

Hélas je ne serai point gai aujourd'hui. Je ne sais pas si vous avez comme moi dans le cœur, cette triste-se que traîne à sa suite, comme une dame d'honneur vieillotte et ridée, l'automne mélancolique. La terre est glacée, le ciel est gris, les matins sont frileux, le Rhône glapit lamentablement sous les arches de ses vieux ponts, les arbres de nos quais dépouillés de leurs toisons, pareils à des spectres se profilant dans l'ombre, avec leurs grands bras de géants, sinistres dans l'effacement de la brume. Oh ! cet éternel brouillard qui plane sur notre ville, quel voile jeté sur nos joies, sur nos enthousiasmes, sur cette fièvre de l'âme que fait naître, impétueuse et vibrante un peu de soleil dans la gloire d'un matin fleuri d'avril.

Enfin, nous ne prétendons pas arrêter le cours des choses cosmographiques et faire qu'en hiver les iris sourient sous le duvet des neiges et que les oiseaux bâtissent leurs nids chanteurs au bout des branches où pendent, comme des flèches acérées, les jolies chandelles de grésil, semblables à des pendeloques d'un lustre au fond des princiers châteaux.

Depuis quelques jours, dans les chemins qui conduisent à nos cimetières, les chemins qui connaissent si bien les douleurs secrètes et les larmes combattues, les marchands « d'objets funéraires » et de petits archange en plâtre, avec leur ceinture ciel clair et les yeux bleus très doux, les vierges éplorées et les Saints-Jean-Baptiste consolateurs, les marchands « pour les morts » ont étalé dans les chemins déserts leurs plus belles couronnes et leurs plus beaux bouquets. Ces fleurs d'automne, comme elles aussi, semblent atteintes du mal de l'angoisse. Elles sont si frêles, leurs couleurs si tendres — comme des pastels — qu'on dirait presque qu'elles ont attendu jusqu'à ce moment pour s'en aller finir leurs jours sur les tombes, qu'elles embaument une dernière fois et, où, comme celui ou celle qui déjà repose ici, elles s'endorment pour jamais dans la paix et le recueillement de la nécropole silencieuse.

Fleurs d'automne, renouées frileuses aux blanches dentelles, roses plus pâles que les pâles jeunes filles, immortelles du souvenir, fleurs de Toussaint, fleurs des morts que je vous aime sur les mausolées, souriantes dans l'enivrement d'une dernière heure, tout près d'un moineau franc qui, juché sur une branche de sapin, redit sa cantilène berceuse et monotone se perdant très haut et très vague, dans l'infini du ciel.

N'est-ce pas que Toussaint est une fête que nous aimons tous. Nous avons gardé religieusement le culte de nos affections définites ; ce nous semblerait

un sacrilège, un manquement sans pardon, que ce devoir que nous ne remplissons pas, comme tout le monde à l'exception seule de ceux-là — les heureux — qui ne connaissent point encore l'affreuse torture du cercueil descendu dans la fosse béante, cette fosse qui semble, comme une bête féroce, ouvrir sa gueule pour dévorer celui qui fut jadis le ravissement de notre vie, l'éducateur de notre jeune âme innocente, accessible à toutes les utopies et à tous les mensonges.

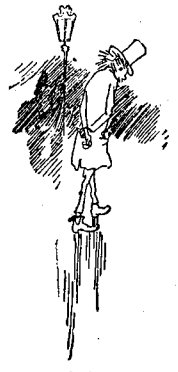
Et puis, le jour des Morts est le jour des malheureux, des écloppés, des loqueteux, de ceux qui tendent leurs pauvres mains déchirées au passant — hagards et pantelants comme d'hypothétiques vestiges d'une race dégénérée.

Il est impossible qu'on ne laisse choir dans l'escarcelle son obole, si modeste qu'elle puisse être, car, c'est une si douce consolation que cette pensée qu'on a été pour un peu dans le bonheur éphémère de toute une misérable famille.

Oh ! ce jour de Toussaint, mon Dieu, quelle foule aux cimetières de la Guillotière, de Loyasse et de Saint-Just. C'est une promenade continuelle depuis le lever du soleil jusqu'à la chute du jour. De tous côtés des guirlandes, des médaillons, voir même des « rissoles de marrons » ; c'est une mélodie incessante de : « allons, Mesdames, les belles couronnes, fleurissez vos tombes. »

Pas un tertre qui n'ait son petit ornement, son petit souvenir, et quand, à la nuit tombante, la cloche fait entendre son glas funèbre, si funèbre qu'il vous fait courir par tout le corps des frissons et des tressaillements, quand ce glas funèbre s'élève, majestueuse voix, la « vallée des larmes » reprend son air désolé, et s'endort, parée comme une reine, dans le grand silence de la vespère, tandis que là-bas, timide encore et toute de nacre, la lune sourit à la porte de son temple, radieuse-ment lumineuse dans le grésillement des étoiles.

Joanny BONICHON.



ECHOS ARTISTIQUES

La Société lyonnaise des Beaux-Arts a annoncé l'ouverture de son prochain salon (deuxième année) pour le mois de février 1889.

Elle a adressé en même temps un pressant appel aux artistes. Cet appel sera certainement entendu. Nous savons déjà que les œuvres des Parisiens ne manqueront pas.

Villon, Roybet, Beauverie et quelques autres ont montré le chemin. Ils ont attesté ainsi l'intérêt qu'ils portent à la jeune Société et, sous le patronage de ces maîtres le succès ira toujours grandissant.

Que nos peintres lyonnais se mettent résolument à l'œuvre ; qu'ils se pénètrent bien de l'importance qu'il y a pour eux à ne pas retomber sous la tutelle d'une coterie quelconque, et la Société lyonnaise des Beaux-Arts prendra bien vite le premier rang parmi les associations artistiques de province.

Dans l'une de ses dernières séances cette Société a offert un punch à M. Perrachon, le nouvel officier d'Académie. M. Tallon, vice-président, a félicité l'éminent peintre de fleurs, puis il a porté un toast à l'avenir et à la prospérité de la Société.

M. Appian expose chez Dusserre, place des Terreaux, une petite marine qui renferme toutes les qualités de l'éminent artiste.

On lui a reproché souvent de faire de la peinture faussée et de viser seulement à l'effet.

La vérité est que M. Appian voit la nature en poète.

Ce virtuose de la palette sait donner un charme indéfinissable à ces côtes méditerranéennes, étincelantes de lumière.

Dans ses petits tableaux il nous donne l'impression de l'immensité tandis que quelques barques aux voiles multicolores y mêlent une note pittoresque pleine d'émotion.

des campagnards bien solitaires, ma fille et moi et il nous fait toujours plaisir de recevoir les personnes qui viennent de Paris. Parlez moi de Paris.

Et la conversation s'engagea.

M. Survil était loin de ressembler au type de convention du négociant de vaudeville. Il n'avait pas eu sa fortune à faire, il était né de parents riches. Son éducation avait été très soignée. Malheureusement il avait engagé une grande partie des capitaux dont il disposait dans des spéculations hasardeuses et la fortune, qui lui avait été propice dans sa jeunesse, mais qui, suivant le mot d'un empereur, n'aime pas les vieillards, la fortune lui avait été cette fois contraire ; on n'est pas toujours heureux. Il parlait avec agrément, interrogeait le jeune homme avec sollicitude. Il était content de tout le monde parce qu'il était content de lui, et il estimait, en dépit de toutes les spéculations manquées, que la vie est, après tout, une belle chose.

Un bruit de chevaux qui piaffaient lui fit lever la tête.

— Oh ! oh, dit-il, miss Mary est déjà de retour ! Mais pardon ! vous ne savez pas qui est miss Mary, Monsieur ? C'est ma fille, et je l'appelle *miss* parce que sa mère était anglaise. — Bonjour Mary ! cria-t-il.

Les deux hommes s'étaient rapprochés de la fenêtre du salon. M. Survil contemplait sa fille avec ravissement. — Elle était à cheval, suivie d'un domestique. Sa robe longue glissait jusqu'à terre et elle tenait dans sa main une cravache qu'elle agitaït gaîment du côté de son père. Un voile noir enveloppait sa tête et Raoul ne pouvait distinguer ses traits. Mais il lui parut que le bois de Boulogne avait peut-être une écurie plus élégante et qui fût plus gracieuse à cheval. Le comte Raoul avait le coup d'œil d'un artiste et son goût était sûr.

Quelques instants après, miss Mary faisait son entrée dans le salon. Elle fit au jeune comte que

Chez Fournier, rue de la République, M. Perrachon a exposé quelques *Roses* qui ont toute la fraîcheur et la légèreté qu'on est habitué à trouver dans les œuvres les plus importantes.

A voir aussi chez Fournier deux études de M. David Girin. C'est, croyons-nous, la première fois que ce peintre aborde le plein air et son début est d'un artiste consciencieux, dégagé des préjugés de l'Ecole. Il y a de sérieuses qualités dans ses deux paysages ; les personnages sont bien en place et la lumière convenablement distribuée.

Nous souhaitons que M. David Girin entraîne à sa suite un grand nombre de peintres lyonnais, qui gagneraient beaucoup à quitter les sentiers battus pour demander leurs inspirations à la nature.

Si M. Philip avait fait ainsi, au lieu de copier servilement M. Lortet, nous ne verrions pas de lui ces paysages alpestres où tout est faux depuis les premiers plans jusqu'aux fonds.

La réputation de M. Lortet a certainement été surfaite mais il a cependant quelques qualités qui manquent à M. Philip.

Paul DARGENTIÈRE.



CONTES A MADAME VÉRONIQUE

Abbesse à Thelème.

LES AUDACES D'UN PETIT CLERC

Il se nommait Jean Rissolin. C'était le troisième et dernier clerc de M. Lacey, l'huissier le plus retors, le plus saïssant, le plus aigrefin, le plus bouledogue, pour tout dire, de vingt lieues à la ronde.

Jean Rissolin était si pâle, si chétif, si maigriot, qu'il disparaissait tout entier derrière les hauts pupitres de l'étude et que les grands diables qui travaillaient avec lui l'avaient surnommé le « Petit Clerc ».

Ainsi qu'il arrive souvent, le Petit Clerc, sous un corps débile, cachait une âme audacieuse et forte. Les quolibets glissaient sur lui sans le pénétrer, et, dans une parfaite quiétude d'esprit, toute la journée, il griffonnait, griffonnait, couvrant les feuilles de papier d'une écriture monumentale, qui contrastait singulièrement avec la gracilité féminine de ses mains.

A le voir écrire ainsi penché sur ses copies, on avait la sensation de quelque insecte rongeur, de quelque ciron attablé dans l'immensité des pages d'un vieil in-folio.

A quoi songait-il donc le pauvre Petit Clerc, tandis que de huit heures du matin à six heures du soir, il reproduisait (labour de Sisyphe), incessamment les formules de procédure, sèches comme une feuille de l'automne et aussi peu poétiques qu'une vierge de cinquante années ?

Oui ! A quoi songait-il ? Ou plutôt, à qui songerait-il ? Je vous le donne en cent. Jamais vous ne sauriez le dire, pas plus que vous ne devineriez pourquoi, par instant, un éclair traversait les yeux de Jean Rissolin, ces yeux noirs et vifs qui lui donnaient vaguement l'air d'une fourmi affairée !

Je vous vois venir, vous allez vous écrier : « Cherchez la femme. » — Eh bien ! vous aurez raison.

Au milieu des relents de la procédure, de tout ce fatras judiciaire, le Petit Clerc rêvait d'amour, comme disaient nos vieilles ballades.

Jean Rissolin songeait à une femme et cette adre, il la sentait tout près de lui, il la voyait à tra-

vers les murs jaunes de l'étude, car la dame de ses pensées n'était autre que M^{me} Rosine Lacey, la légitime épouse de son propre patron.

M^{re} Lacey était certes un des hommes les plus laids que la terre ait jamais enfantés : un grand visage étiré et jaune, muni d'un long nez crochu, cassé, le tout monté sur un corps bâti en échelas, tel était son aspect ; et déshabillé (pardon Mesdames), il devait avoir l'air de quelque vieux héron sans plumes.

Ce laideron avait pourtant trouvé moyen d'épouser une des plus jolies filles du pays.

Son épouse était bien la plus séduisante, la plus attractive, la plus charmante femme que l'on pût voir : aussi chacun la plaignait-il d'avoir conlôlé avec son coquin de mari.

Car c'est grande pitié, je vous assure, de voir les pigeons qui accompagnent d'ordinaire venus changés ainsi en corbeaux.

Et Rosine, dans son malheur résolut d'employer envers son seigneur et maître les terribles moyens de vengeance que Dieu met aux mains des épouses mécontentes.

Fussent les airs mignots de Jean Rissolin qui l'attirèrent ? Fût-ce la pensée que cet être faible, en apparence du moins, lui serait un fidèle esclave qui la décida à en faire son coopérateur dans l'œuvre cornifique qu'elle méditait ?

Nous l'ignorons !

Toujours est-il que les menus suffrages d'amour et les diverses fanfreluches de Cypris commencèrent d'aller bon train, peu après les résolutions de la dame.

Vous pensez si Jean Rissolin était à l'aise ; jamais il ne s'était trouvé à pareille fête. A la sortie de l'étude le soir, quand les autres clercs pressés par la faim couraient à leur restaurant comme des moines qu'appelle la cloche du réfectoire, le petit clerc restait en arrière et c'étaient alors dans la pénombre des corridors des baisers fous qui duraient bien, ma foi, cinq minutes montre en main.

Peu à peu M^{re} Lacey sentit qu'il y avait de la corne dans l'air et profitant d'un menu prétexte renvoya le pauvre petit clerc.

Jean Rissolin pensa en tomber malade de désespoir, cependant il reprit courage et après bien des cahots et des traverses il finit par donner son rendez-vous chez lui à sa Dulcinée.

Celle-ci prétextait un voyage à faire, une visite à rendre et partait un soir pour aller chez son ami, où dans une apothéose finale elle se proposait bien de couronner son époux.

Les deux amants firent donc tout à eux.

Et Jean Rissolin faisait part à son amie de toutes ces tendresses rentrées qui bouillonnaient en lui quand soudain il se fit dans la maison un grand tapage.

M^{re} Lacey avait tout deviné et il arrivait suivi d'un commissaire afin de constater le flagrant délit : — « Au nom de la loi ouvrez. »

Jean Rissolin ouvrit d'un air très étonné.

On chercha partout. On ne trouva rien.

« Je vous fais mes excuses, » dit M^{re} Lacey au petit clerc.

« Monsieur, répondit celui-ci, je refuse vos excuses ; sortez d'ici. Comme vous avez fait du bruit sottement et que vous venez en ouvrant d'endommager ma porte, je ferai ma plainte au juge de paix pour tapage nocturne et le reste. »

Ainsi fut fait. Et l'audacieux Petit Clerc en fit des gorges chaudes avec Rosine.

Quelques jours après, la ville de X... fut bien étonnée de voir condamner à l'amende pour tapage nocturne M^{re} Lacey, le plus fin huissier et le Robin le plus terrible qu'on n'ait jamais vu.

Hébraus de THELÈME.



attachait son regard sur le jeune homme, leurs yeux se rencontrèrent, et ces quatre yeux se disaient beaucoup de choses ; ils exprimaient, d'un côté, l'admiration et toutes sortes de sentiments tendres, et, de l'autre côté, une surprise mêlée à un léger mécontentement.

Le comte se leva enfin pour prendre congé. M. Survil lui dit : — J'espère, mon cher voisin, que vous reviendrez nous voir. Nous vous remercions, ma fille et moi, du vif plaisir que vous nous avez procuré en venant ici. Vous m'avez avoué que vous chantiez un peu ; ma fille ne laisse pas d'avoir une jolie voix et elle joue du piano à ravir. Allons, miss Mary, ma fille, ne me contredisez pas !

Le cheval du comte Raoul dut être bien étonné, sur le chemin qui conduisait à Raglan, d'entendre son jeune maître dire à haute voix : « Je devais partir après-demain pour Paris, le sort en est jeté, je reste ici. »

IV

Les hommes jugent de la femme, sans le savoir, d'après eux-mêmes. Efforcez-vous de connaître ce qu'un homme pense de la femme, et vous aurez bientôt fait de tirer des conclusions exactes sur son genre de vie, sur son caractère, sur la nature de son esprit et de ses goûts. Raoul de Raglan concevait la femme comme une sorte d'être à part, meilleur ou pire que l'homme, mais supérieur à lui par la délicatesse de ses sentiments, la finesse de ses perceptions, la subtilité de ses idées et la qualité exquise de son imagination.

Aucune femme ne pouvait exercer sur Raoul de Raglan une séduction plus impérieuse que celle qu'exerçait sur lui miss Mary. Il avait obéi à l'invitation de M. Survil, et quelques jours après il était retourné à la Tillolaine ; c'est le nom dont avait été dotée la campagne de M. Survil. La conversa-

BIBLIOGRAPHIE

La première série d'un ouvrage d'une haute importance historique vient d'être mise en vente chez Georg : *Le Forez pendant la Révolution*, par M. P. NOT et LE VICOMTE L. DE NEUFBOURG. Cet ouvrage est un recueil de documents rares ou inédits de 1789 à 1800.

Le Forez pendant la Révolution formera quatre volumes de 320 pages in-4° chacun, non compris un préface par M. A. Sneyers, les tables et la liste des souscripteurs ; illustrés de superbes portraits, médaillons en héliogravure de Bujardin et de nombreux fac-similé de vignettes et d'autographes. Ils donneront la liste de toutes les pièces déjà publiées, l'indication des ouvrages dans lesquels elles se trouvent, enfin la biographie des députés et personnages foréziens ayant joué un rôle pendant la période révolutionnaire.

Cette belle publication est le fruit de plusieurs années d'études et de recherches dans les bibliothèques de Lyon, Saint-Etienne, Montheron, Roanne et enfin dans les archives du Rhône et de la Loire. C'est en un mot un inventaire complet des pièces relatives à cette phase de notre histoire nationale. Presque en même temps que paraissait cet ouvrage l'un des auteurs, notre confrère P. Donot, publiait une jolie plaquette, *les Rameurs de Sugny et les alliances, généalogie forézienne pleiro de savants recherches et ornée de douze blasons dessinés par A. Seyert.*

A TRAVERS LYON

LES PREMIERS FROIDS.....

Avec les premiers froids, avant-coureurs de jours d'hiver, partent les hirondelles et reviennent les marchands de marrons et les ramoneurs.....

Les théâtres et les concerts ont ouvert leurs portes et les jardins publics ferment les leurs, de la nuit tombante.

Brrr ! ne sont-ce pas déjà des symptômes graves du morose hiver au ciel gris, aux affreux jours de dégel, où l'on patauge dans la saie boue ?

Les nez — thermomètres naturels — rougissent en automne pour tourner au violet en hiver.....

Les bonnes veillées chaudes vont renaître, mais adieu les douces parties sous bois, d'où l'on revenait tard, fourbu, avec 20 à 25 kilomètres dans les jarrets, le cœur joyeux et revivifié, tout prêt à recommencer le lendemain ces folles escapades.

Voici l'automne et les vendanges : allons gai vigneron pressez le grain dans la tonne, comme dit la chanson, et faites-nous du bon vin pour réchauffer nos cœurs endoloris.....

Les gros vêtements font leur apparition. La mode — cette bizarre — va vêtir les « copurchics » de waterproofs et nos élégantes de ulsters — probablement. — Ce sera charmant, si ce n'est ridicule.....

Les pantalons à la hussarde font florès dans nos rues.....

Et l'on cause déjà des pièces nouvelles. On parle même de la guerre ! Qu'allons nous devenir ?

Le « grand monde » revient de la campagne... Brrr c'est la saison ! chacun tousse, se plaint, injurie l'automne qui fait éclore bronchites et coryzas.

Les médecins et les pharmaciens exultent, Gérald se frotte les mains, mais les pauvres humains bougonnent en relevant le collet de leurs paletots et désirant le chaud soleil qui féconde la nature et vivifie le sang. Hélas il ne se montre pas, le soleil, il est bien parti, allez ! jusqu'au printemps.

Et cette pluie, l'énervante pluie, qui tombe d'un ciel morne, aux nuages bas et gris.....

Ah ! les dégoûtantes journées d'octobre !

Sois nous clément, saint automne ! Pour les malheureux d'abord, qui n'ont ni pain, ni asile, et qui, la faim au ventre, le froid aux pieds, vont par la ville, soufflant dans leurs maigres doigts tremblants.

C'est pour eux que je voudrais un ciel éternellement printanier ; pour eux les lamentables qui vont dans les églises, réchauffer leurs membres glacés sur les calorifères, en mangeant le morceau de pain dont un monsieur leur mis, chaudement couvert, leur a fait l'aumône.....

Allez, violons, flûtes, pistons ! En avant, la grosse caisse ! Dansez, chantez, les heureux ! Il faut rire, n'est-ce pas ! il y en a tant qui pleurent !...

Tenez la petite Nini, qui revient de l'atelier le soir, au bras de son amoureux, à des larmes aux yeux, elle aussi... Elle se serre contre lui et ils marchent à pas pressés, regagnant leur domicile.....

tion de Mary éveillait en lui une grande curiosité. Il avait essayé de faire le tour de son esprit, mais l'horizon se déroba sans cesse devant lui et il s'engageait dans un voyage sans fin. Il ne pouvait jamais espérer de réussir à prendre sa mesure. Au moment où il se figurait avoir saisi un trait de son esprit ou de son caractère, ce trait faisait place, par une subite évolution, à un trait contraire. Il se demandait parfois avec angoisse si elle avait un cœur. Elle se mettait au piano, chantait en s'accompagnant elle-même. Sa voix pure et harmonieuse, pleine d'expression, témoignait d'une tendresse intérieure qui étonnait Raoul. Un instant après, un mot sec, une exclamation ironique le replongeait dans des perplexités douloureuses. Miss Mary se déroba à l'analyse par de brusques métamorphoses intellectuelles qui défilèrent toute logique. Peut-être existe-t-il une logique supérieure qui échappe nécessairement à nos calculs et qui doit déconcerter toutes nos prévisions dans les pensées et les actions des femmes en général et des miss Mary en particulier.

Miss Mary était née avec un caractère ombrageux et une volonté capricieuse. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elle avait eu des fantaisies et fait des folies qui étonnaient jusqu'à son père que peu de choses étonnaient. Son imagination déréglée aimait à se donner carrière. Puis avec une promptitude aussi inexplicable que ses inexplicables caprices, elle s'était tout à coup calmée. Depuis l'âge de dix-huit ans, elle avait trouvé bonne sa dernière manière, puisqu'elle n'éprouvait plus le besoin d'en changer. Au surplus, il y avait en elle, comme chez toutes les personnes d'esprit, un grand fonds de bon sens.

Fernand HENRIOT.

(A suivre.)



LE SACRIFICE D'UNE FEMME

(Suite.)

On est peut-être excusable lorsqu'on a vingt-deux ans, lorsqu'on a pû sur le droit administratif et lorsque les études vous ont toujours retenu loin des fêtes du monde, d'être un peu troublé et inquiet au moment d'aborder une jeune femme qu'on sait être une jolie femme. Mais l'indécision n'était point le défaut de son caractère et ce fut d'un ton ferme qu'il demanda à voir Survil au domestique en livrée qui vint ouvrir la grille du portail.

On l'introduisit dans le salon qu'il se mit à examiner d'un coup d'œil rapide. Mais cette pièce, bien qu'elle fût belle et meublée avec goût était très simple. Un canapé sur lequel était jeté négligemment un frais et ravissant chapeau de paille et une cheminée qui supportait deux Amours admirables, (œuvre d'un grand sculpteur), qui supportaient à leur tour deux candélabres, ce fut tout ce qui attira son attention, la cheminée, à cause de l'œuvre d'art, le canapé, peut-être à cause du chapeau.

Bientôt la porte s'ouvrit et un homme d'une soixantaine d'années environ, le sourire aux lèvres, entra : — A qui ai-je l'honneur de parler, Monsieur, demanda-t-il ?

— A votre voisin d'en face, au comte de Raglan. Et moi, Monsieur, j'ai sans doute l'honneur de parler à M. Survil ?

— A lui-même, Monsieur ; et vous venez nous faire une visite. La louable et excellente idée que vous avez eue là ! Nous sommes, depuis deux ans,